

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 86 (1959)
Heft: 5

Artikel: Marc-Henri à Bruxelles : (fin)
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-231339>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

MARC-HENRI A BRUXELLES

par JEAN DES SAPINS

III (*fin*)¹

C'est au cœur de la capitale belge que nos trois Vaudois s'installèrent pour la dernière semaine de leur voyage.

— A présent qu'on a pris nos cantonnements, dit Marc-Henri à ses compagnons, on s'en va aller tout de suite jeter un coup d'œil à cette « exposition » qui couvre deux cents hectares — calculez ça en poses — de jardins royaux, m'a-t-on dit.

Dans cette vaste clairière boisée où se succèdent les pavillons, ils arrivèrent devant l'entrée principale et restèrent muets d'admiration : des pièces d'eau vastes comme un petit lac, des jets d'eau, des massifs de fleurs aux couleurs éclatantes, des drapeaux encadrant des bâtiments aux formes particulières et une rivière qui descend, en cascades, vers l'Atomium, tout cela les éblouit.

— Tonnerre ! fit Jules au Sapeur, pour beau, c'est beau !

— Moi, répliqua François du Crétêt, ça m'écrase !

— Eh bien ! quoi, ajouta Marc-Henri, on ne va pas rester là comme des crazets dans leur coin. En route !

Ils descendirent l'avenue et, quand ils arrivèrent devant l'Atomium qui élève ses bras et ses sphères à une hauteur de cent-deux mètres, ils décidèrent d'en faire l'ascension.

Et les voilà partis dans l'un des bras, se tenant en équilibre sur le trottoir rou-

¹ Voir les *Conteurs romands* de novembre et décembre 1958.



lant, Marc-Henri devant, François accroché à sa veste et Jules au Sapeur fermant la marche. Et c'est ainsi qu'ils allèrent d'une sphère à l'autre — ces énormes boules qui contiennent des laboratoires, un studio, une brasserie et un restaurant au sommet.

C'est à peine si François osait regarder la vue, tant il avait le tourni.

— Eh bien ! redescendons, dit Marc-Henri, après avoir fait son tour d'horizon.

— Comment ? demanda François.

— A pied ! pardine ! Hardi, dévide tes petites jambes sur ces escaliers. Tu vois bien qu'on nous talonne.

Accroché à la main courante, ce pauvre François n'eut d'autre ressource que de se laisser glisser à la manière des gamins qui sortent de l'école et descendant l'escalier sans toucher une marche.

Ensuite, ils visitèrent le pavillon français qui s'étend sur un vaste espace et se tient en équilibre sur un seul point avec, comme contrepoids, une flèche de huitante mètres, en oblique. Dire tout ce qu'il y avait à voir là dedans est impossible. Poussés par le flot des visiteurs, nos trois

“NOUTRON COTERD” une fois par mois... —

Février : Le lundi 9, de 17 à 19 heures, au Buffet de la Gare de Lausanne,
Salon N° 2, 1^{er} étage.

Bienvenue à tous les amis du « Conteuseur »

La Rédaction.

Vaudois se virent ballottés de droite et de gauche et furent tout étonnés de se retrouver sur le sol.

— Ce qu'il y a de mieux dans ce pavillon, déclara Jules au Sapeur, c'est ce carillon qu'ils appellent « électronique » et qui joue toutes les heures *Auprès de ma blonde*. Il fallait des Français pour nous rappeler cette jolie chanson.

Au pavillon de l'Amérique, François, assis dans un bon fauteuil, lia conversation avec un voisin qui lui déclara que le pavillon américain était aussi grand que le Colisée de Rome, que la pièce d'eau...

Marc-Henri intervint :

— Crois-tu qu'on est là pour se reposer. Allez, ouste, tu dormiras plus tard.

Arrivés au « Congo belge » ils parcoururent les salles sans se presser et se trouvèrent à l'heure de midi devant le restaurant « Matadi » tenu par un Vaudois.

— Voilà notre affaire, dit Marc-Henri. Et ils s'installèrent dans une vaste salle à manger.

Le maître d'hôtel, un grand Sénégalais, qui n'avait de blanc que sa veste, s'approcha.

Marc-Henri, qui tutoye tout le monde, lui dit :

— Quel puissant gaillard tu fais ! Combien mesures-tu ?

— Et toi ?

— Oh ! moi, voilà, je suis moyen.

Ils se mesurèrent. Le Sénégalais avait 1 m. 92 et le syndic de Biollens trente centimètres de moins.

— Toi, pas y faire, dit le Sénégalais.

— C'est en ordre, répliqua, Marc-Henri, mais apporte-nous des truites et un bon Dézaley.

* * *

Dans le pavillon de l'U.R.S.S. ils tournoyèrent un moment autour de la statue de Lénine, d'un brun noir et haute de dix-huit mètres.

— Regardez-moi ce gaillard perdu dans sa houppelande, lança Marc-Henri. Il a

l'air de se précipiter sur le « spoutnik » à deux pas de lui.

— Ce qui m'amuse, fit Jules au Sapeur c'est leurs affiches. Ecoutez voir : « En U.R.S.S. le suffrage est universel, égal et secret ». Ou bien : « Les usines et les terres appartiennent aux ouvriers et aux paysans, »

— Ouais, fit Marc-Henri, allons ailleurs.

Tout près ils s'arrêtèrent au Canada où de magnifiques dioramas leur présentaient des villes, des campagnes et des fermes de l'Ouest. Et ils lurent ces mots : « La terre et la maison sont à nous. »

— Quelle réplique, conclut Jules au Sapeur.

Ils continuèrent leur tournée, montant des escaliers, les descendant. Enfin, ils arrivèrent devant le pavillon suisse et décidèrent, comme il se doit, d'y boire trois décis, surtout qu'on est chez soi.

Tandis que les visiteurs, venus de toutes les parties du monde, s'arrêtaient devant les stands des montres, nos Vaudois se reposèrent de leurs fatigues en regardant les drapeaux des cantons qui flottaient au vent du soir.

* * *

Tandis qu'ils rentraient à leur hôtel pour ramener François du Crétêt plus mort que vif, l'Atomium brillait de ses mille feux.

— Quelle féerie ! s'écrie Marc-Henri.

A la nuit tombante, il revint à l'exposition avec Jules au Sapeur, mais cette fois ils se rendirent à la « Belgique joyeuse ».

— C'est, m'a-t-il expliqué, plus tard, après son retour, comme si tu prenais trois ou quatre de nos petites villes romandes, comme qui dirait un coin de Moudon, un bout d'Avenches et une rue de Morat, cela te ferait une jolie ville du moyen âge, quelque chose de bien, quoi. A notre arrivée, les petites pintes étaient déjà pleines de monde. On chantait, on dansait, on s'embrassait à qui mieux mieux. On se serait dit à l'Abbaye, tant

il y avait de boucan. On vous prend par le bras, on vous raconte une histoire, on vous entraîne boire un verre, on ressort pour voir un cortège de gens en vieux costumes qui chantent derrière un accordéon. Que voulez-vous, c'est la « Belgique joyeuse ».

Quand nos trois Vaudois eurent parcouru toute cette cité improvisée où l'on peut, en quelques heures, faire le tour du monde en train, en moto-car, en télé-

phérique ou à pied, ils songèrent au retour.

Dans le train qui les ramenait vers la Suisse, par le Luxembourg et l'Alsace, ils s'endormirent en rêvant à toutes les merveilles qu'ils avaient vues dans cette capitale du monde ou quarante-huit nations présentaient leurs plus belles réalisations.

A Bâle, ils montèrent dans un wagon C.F.F. en fredonnant l'air connu :

Et puis que dans ces lieux...

Si vous allez...

... à Gollion, vous n'y trouverez ni église romane, ni château médiéval, mais rien ne vous empêche de goûter au fruit de son vignoble, qui est meilleur que des plaisants veulent bien le dire. Cette commune possède des témoins d'une époque très lointaine. Vous savez sans doute ce que sont les châtelards si nombreux chez nous. Ce sont des refuges rudimentaires, généralement sur des éminences, destinés à la protection contre des envahisseurs. Ces fortins ont été utilisés par des populations franques, burgondes et même helvètes.

La vallée de la Venoge est jalonnée de six châtelards et il s'en trouve trois sur le territoire de Gollion. Le mieux conservé, et le plus beau du sol vaudois, se trouve à proximité de la route montant de la gare de Vufflens-la-Ville au village, sur une colline boisée.

Côté nord, ce fortin était protégé par trois fossés successifs qui, sans doute, étaient garnis d'autant de palissades.

Côté sud, la Senoge, avant de rejoindre la Venoge, coule au bas d'une pente abrupte, en faisant dans une boucle, une protection efficace. Le chemin de ronde est encore visible.

A l'opposé du territoire, dans les bois de la colline de Brichy, un cône tronqué, entouré d'un fossé, était aussi un châtelard, où des fouilles ont permis la découverte d'une pointe de flèche du VIII^e siècle et deux foyers. Enfin, plus à l'est, le troisième châtelard se trouve sur un promontoire dominant la Venoge formé par celle-ci et par le petit ruisseau de Bovex. Il est défendu par des pentes abruptes et l'on voit encore les restes d'un travail des hommes. On a encore trouvé des objets romains dans le voisinage.

Ad. Decollogny.